

*Par Dominique Schneider, écrivain,
Membre de l'Amicale creusotine de Paris et de l'Académie.*



Nous reproduisons l'intégrale de la conférence prononcée par madame Dominique Schneider sur son père et de M. Philippe Boulin le 13 juin 2009 à l'Alto du Creusot. Les photos sont de l'Académie François Bourdon.



Médaille frappée à l'effigie de Charles Schneider

Parler de mon père est toujours bouleversant pour moi. J'espère en être capable aujourd'hui devant vous sans trop d'émotion. Je me demande, en vous regardant, combien d'entre vous l'ont connu et si ce que je vais vous raconter correspond au souvenir que vous en avez ; et pour les autres, ceux qui ne l'ont pas connu, si je vais arriver à le faire vivre en quelques phrases. Mon fils, qui est avec nous aujourd'hui n'a pas connu son

grand père et je n'ai jamais très bien compris comment il était possible que ces deux hommes qui ont une telle place dans ma vie ne s'y soient jamais trouvés en même temps.

Je m'interroge aussi pour savoir si je suis la mieux placée : après tout, je n'ai connu mon père que les 18 dernières années de sa vie. J'ai débarqué quand il avait déjà 44 ans et une vie bien remplie. Depuis, 50 ans ont passé ou presque, puisqu'il est mort en 1960. C'est pourquoi je vais vous raconter mon père, comme je me le raconte, avec la marge de distorsions, d'oublis et de partialité que donne le temps et le fait d'être sa fille. Il en est toujours ainsi lorsqu'on reconstruit le passé et j'en suis pleinement consciente. Heureusement, il y a des faits, des dates

et des témoignages écrits qui viennent conforter mon propos. Si je cherche autour de moi quelqu'un de plus compétent pour parler de mon père, je m'aperçois qu'il n'y a plus personne, que tous ceux de sa génération sont morts, tous ses proches ou presque. J'y ai pensé l'année dernière lors de la disparition du dernier poilu. Sont morts donc ceux qui ont fait la guerre avec lui, les guerres plutôt, celle de 14-18 et celle de 40, ses camarades de la Résistance, mais aussi ses frères, ses amis d'enfance, ma mère et la plupart de ses collaborateurs.

J'ai une pensée aujourd'hui pour Louis Lartaud, le directeur de son secrétariat particulier, un homme d'un dévouement exemplaire qui m'a beaucoup appris sur mon père après sa mort.



Charles Schneider

Heureusement, il doit rester quelque part dans la salle ici avec nous M^{lle} Chambreuil qui fut une de ses 3 secrétaires au Creusot et qui m'a fait le plaisir de venir aujourd'hui. C'est normal. Car depuis que je la connais, c'est-à-dire environ 65 ans, M^{lle} Chambreuil a toujours tout fait pour me faire plaisir.

Pour que cette conférence ne verse pas trop dans le sentimental, j'ai demandé à Philippe Boulin s'il voulait bien se joindre à moi. Philippe Boulin a été, comme on s'en souvient, le directeur de l'usine du Creusot nommé par mon père. Et je le remercie d'être ici à mes côtés pour évoquer mon père puisqu'ils ont travaillé ensemble.



Philippe Boulin en 1958

Un soir, dans la grande salle à manger de la Verrerie, mon père nous a dit à ma sœur et moi : demain, le nouveau directeur de l'usine vient déjeuner. C'est un brillant polytechnicien. Il est très jeune : il a 30 ans. Et je me souviens de m'être dit : « 30 ans, ce n'est pas si jeune que ça ! ». Pour moi, qui avais 13 ou 14 ans, la jeunesse s'arrêtait à l'âge du bac. Après on était vieux, puis très vieux

quand on était courbé et atteint par des maladies. Si bien que, pour mon père, Philippe Boulin a toujours été jeune, pour moi, il a toujours été vieux et je lui souhaite de le rester encore très longtemps. Soyez vengé mon cher Philippe, pour mes petits enfants qui me font la joie d'être présents aujourd'hui, j'ai toujours été une grand-mère...

Revenons à mon père : son enfance se passa entre un père tyrannique et atrabilaire et une mère qui n'aimait pas ses fils. Mon père disait qu'il n'avait pas de langue maternelle, mais une première langue, l'anglais, que lui avait appris Miss, sa merveilleuse nurse anglaise. Mon père ne disait jamais Maman ou Papa, pas plus mon père ou ma mère, il les définissait en fonction de son interlocuteur ; il me disait : ta grand mère, il disait à ma mère : votre belle-mère. C'était si clair que j'ai l'impression de l'avoir toujours su.



Les trois frères en 1905

Mais heureusement pour lui il avait ses frères : Henri-Paul et Jean. Ils s'adoraient et formaient un trio inséparable. Henri-Paul était né en 1895, Jean en 1896, mon père en 1898. Il rêvait d'être officier de marine. Il passa trois bachots : latin science, latin langues et sciences langues. Cette enfance austère s'arrêta avec la guerre, la guerre leur servit de jeunesse. Engagé volontaire, comme ses frères, d'abord dans l'armée belge, car l'armée française ne prenait pas de jeunes gens avant 18 ans, il gagna ses galons et finit la guerre sous-lieutenant à l'âge de 20 ans. Il fut blessé, gazé et reçut la croix de guerre et la légion d'honneur. Son frère aîné Henri Paul fut tué en combat aérien en 1918.

Je dois retourner un peu en arrière pour qu'on comprenne bien la suite : Henri Schneider, le fils du fondateur, né en 1840, avait eu 4 enfants de son premier mariage. 2 d'entre eux devaient survivre dont mon grand père Eugène. La première femme d'Henri mourut à l'âge de 20 ans et Henri se remaria



Henri-Paul et Jean avec leur père avant 1914

avec sa belle sœur, la sœur de sa femme, avec laquelle il eut 3 filles. Entre la nouvelle M^{me} Henri et son beau-fils, les rapports furent difficiles, plus encore après la mort d'Henri en 98, quand Eugène II prit les commandes de la Maison. Mon père et mon oncle Jean trouvèrent toujours du soutien auprès de M^{me} Henri, qu'ils considéraient comme leur grand-mère, et qui fut la seule à leur donner de l'affection familiale.

De retour de la guerre en 1919, mon oncle Jean et mon père commencèrent tout naturellement des stages chez Schneider. Mais des jeunes gens qui ont une telle expérience ne sont plus des adolescents soumis. Ce sont des hommes avec un point de vue qu'ils ont payé cher. Mon grand père n'en tint aucun compte. Accablé par la mort de son aîné, il envoya ses deux fils le plus loin possible, Jean en Amérique du Sud et mon père dans une mine en Espagne, alors qu'il avait été gazé et qu'une mine sied mal à quelqu'un qui a une partie de poumon en moins... Suivant les statuts de la société Schneider et Cie, ils avaient été nommés cogérants, comme leur père et leur grand-père avant eux, mais leur père ne voulait pas partager le pouvoir et leur refusa la signature et l'accès aux documents. C'est à dire qu'ils étaient à la fois gérants, donc responsables, mais incapables, de fait, d'exercer leurs responsabilités. C'était intenable. Après avoir essayé vainement de négocier avec leur père qui ne voulait même pas les recevoir, mon père

et mon oncle durent faire régler la situation par la justice. Ils furent soutenus par M^{me} Henri et ses enfants, ce que nous devons appeler « le bon côté de la famille ». Il y eut 3 procès : première instance, appel et cassation. Les 2 fils gagnèrent leur procès contre leur père qu'ils ne revirent jamais sauf une fois, au lendemain du premier bombardement du Creusot du 17 octobre 1942, un mois avant la mort de mon grand-père.

Mon grand-père ne connut jamais l'existence de ma mère ni de mon frère ni de la mienne. Pour gagner sa vie, mon père entra, en 1925, dans l'industrie cinématographique et son frère Jean, brillant pilote d'avions, devint inspecteur général d'Air France après avoir fait partie de la fameuse Aéropostale avec Mermoz, Saint-Exupéry, Guillaumet et les autres. Pour maintenir leurs droits à la gérance de Schneider et Cie, ils ne devaient jamais travailler pour la concurrence. Mon père fut administrateur de la GM films, Gaumont Aubert, ai-je vu ailleurs, puis devint assez rapidement directeur général de la Gaumont. C'est dans ce cadre qu'il rencontra ma mère, en 1932. Ma mère était actrice, et la petite fille de Jules Guesde, c'est-à-dire l'univers le plus opposé politiquement, culturellement, religieusement et financièrement aux Schneider. D'après ce qu'ils racontaient tous les 2, ils surent immédiatement que c'était pour la vie. Mon frère naquit en 1937, nommé Jean-Paul en souvenir de mes 2 oncles. Il mourut du vaccin de la variole en 1938. Mes parents ne s'en remirent jamais. En 1939, mon père s'engagea à nouveau et fut affecté dans une unité combattante, le 7^e groupe du 306^e R.A.T. (régiment d'artillerie) et on lui confia la protection du pont de l'Arche à Elbeuf, chaque pont avait un officier responsable. Or on n'avait aucun recul pour tirer sur les Allemands sans faire sauter le pont. En cas d'impossibilité de le protéger, il fallait le faire sauter pour ne pas le leur abandonner. Le commandant encouragea mon père à sa manière : « Je crois que de n'importe quelle façon, vous serez fusillé. Si vous faites sauter le pont trop tôt ou trop tard, vous serez responsable et passerez en conseil de guerre ». Heureusement, il n'en fut rien. Mon père fut décoré de la Croix de guerre, fut fait officier de la Légion d'honneur à titre militaire, et reçut la médaille de la Résistance.

Mon oncle Jean réussit à réintégrer l'unité d'aviation dans laquelle il avait servi pendant la première guerre mondiale, désertant l'arrière où le condamnait en principe son âge. Mon grand père mourut l'année de ma naissance en 1942, l'année du

premier bombardement du Creusot par les Alliés.

Mon père et mon oncle prirent immédiatement la succession de leur père. Mon oncle était à Alger avec le général Giraud où il avait préparé le débarquement des Alliés cette même année. Il n'était pas facile alors de rentrer d'Alger en France. Mon oncle et ma tante finirent par trouver en novembre 1944 un avion militaire anglais qui s'écrasa à quelques kilomètres du Creusot par une journée de brouillard que nous connaissons bien dans le Morvan. En attendant son frère, mon père avait acheté un de ces bureaux à deux faces pour qu'ils travaillent dans la même pièce. Il restait seul à la tête de l'affaire. C'était la dernière chose qu'il aurait voulue.

La vie de mon père changea du tout au tout et je faisais partie de cette nouvelle vie. C'était un homme secret et douloureux, pudique, sensible, incroyablement solide et plein d'humour, et je reviendrai tout à l'heure sur son humour. Il évoquait ses frères avec difficulté et trop d'émotion alors qu'il y a toujours eu des photos d'eux chez lui, comme il y en a toujours chez moi. Jamais il ne m'a parlé de mon frère. Je pense qu'il en était incapable. Mais il évoquait ses souvenirs de la Résistance et toute mon enfance a été baignée par ses récits. Une petite fille adore avoir un héros à domicile. Je vais aborder un peu plus en détails la période de l'Occupation, parce qu'elle eut une importance primordiale dans sa vie et dans celle des Creusotins.



Charles sous le portrait de son père Eugène II

Dès novembre 1942, en reprenant la direction de la Maison, comme il disait toujours, il eut 2 préoccupations et je le cite : « chercher à entrer en relation avec la Résistance et faire que l'Usine travaille le moins possible pour l'Allemagne ». Je vais lui laisser la parole et vous lire un extrait de son discours aux délégués ouvriers et employés en septembre 1944 : « On aurait pu se demander si on n'aurait pas pu prendre en 1940 l'attitude suivante : Nous refusons de travailler pour l'Allemagne. Ma conviction est que cette attitude était impossible, qu'elle aurait amené à 2 décisions possibles de la part des Allemands, l'une qui aurait consisté à prendre eux mêmes la direction des Usines en les réquisitionnant, et par conséquent à vous mettre tous sous les ordres des Allemands, requis à vos postes, avec tous leurs systèmes dont nous savons la dureté, y compris la Gestapo qui aurait fonctionné en grand à l'intérieur de l'Usine. Une autre solution qu'ils auraient pu envisager était la déportation massive des ouvriers en Allemagne et le transport des machines. Cette solution a été adoptée par eux dans quelques usines. ... J'ai tout de suite confirmé les consignes pour freiner les commandes allemandes et par principe, celles qui pouvaient avoir trait à des intérêts de guerre allemands ». À l'aciérie Martin, source principale de toutes les productions, un seul four de 60 tonnes tournait. En août 43, les Allemands ont demandé à ce qu'on allume un deuxième four. « J'ai refusé, continue mon père dans son discours. Nous avons accumulé pour cela des raisons techniques qui n'avaient pas une énorme valeur... et j'en ajouté une d'ordre moral qui était que 2 fours étaient en marche lors du bombardement et si 2 cheminées des Acières du Breuil fumaient à nouveau, cela risquait de nous attirer un 3^e bombardement »... En effet, si le Creusot avait été bombardé par les Alliés en juin 43, c'est que de faux renseignements sur la production de l'Usine étaient parvenus à Londres. Il fallait absolument corriger ces informations pour que les Anglais sachent exactement ce qu'il en était, pour que de tels drames ne puissent plus se reproduire. Un mois après mon père était convoqué à Paris par le général Stud qui lui dit : « c'est le dernier entretien que j'aurai avec vous avant de prendre des décisions graves ». Mon père continue : « Je suis ressorti de cet entretien ayant refusé d'allumer le four et m'attendant à une arrestation qui ne vint pas ». Ce qu'il ne dit pas dans son discours ce jour là, c'est que la Gestapo l'attendait bien chez lui à Paris - car le siège social de Schneider et Cie était à Paris - et qu'il fut sauvé par la concierge qui le guettait au coin de la rue par laquelle elle avait l'habitude de le voir

arriver. Elle s'appelait M^{me} Vitaud, elle était adorable et avait une jambe de bois, ce qui nous fascinait ma soeur et moi, et nous avons continué à la voir jusqu'à sa mort.

Plus tard, convoqué à nouveau par le général Stud et M. Bichelonne, ministre de la production industrielle, mon père fut mis en demeure de mettre en route un deuxième four. Il essaya de l'empêcher sans succès et dit à M. Bichelonne que ce serait lui le responsable de cette décision. Mais ils furent bien obligés de remettre un deuxième four Martin de 30 tonnes en route. Il leur fallait trouver une autre solution : ils se débrouillèrent pour n'avoir plus assez de matières premières et fermer au bout d'un mois celui de 60 tonnes pour n'avoir plus que celui de 30 tonnes en marche. Donc une réduction de moitié.

Mon père faisait sauter de nuit ce qu'il fabriquait de jour. Des wagons explosaient ou déraillaient quand ils partaient chargés pour l'Allemagne. C'est ainsi qu'il me le racontait. Il lui fallait traverser les zones allemandes avec un fanion sur la jeep et changer de fanion quand on arrivait dans les lieux où se réunissaient les Résistants. Une petite erreur, et c'était la mort. C'est à cause d'une erreur de ce genre que mon oncle François de Brantes, le cousin germain de mon père, fut pris dans un café aux Champs Elysées, déporté à Matthausen où il mourut. Henri Stroh, alors directeur de l'usine du Creusot, fut arrêté en 1944, déporté et disparut lui aussi lors de la libération des camps. Tous les propos du discours de mon père aux délégués en septembre 1944 furent approuvés par Yves Farge. On ne sait plus très bien de nos jours qui était Yves Farge ni ce qu'il représentait. C'était un commissaire de la République de Lyon nommé par de Gaulle, haute figure de la Résistance, homme de gauche réputé pour son intransigeance, qui écrivit à mon père le 20 novembre 1944 : « L'allocution que vous avez prononcée devant votre personnel du Creusot donne un reflet rigoureusement exact de la position courageuse qui a été la vôtre pendant l'Occupation. Les contacts que j'ai eu avec vous, la collaboration que nous avons organisée par l'entremise de dévoués collaborateurs du Comité d'action contre la déportation, le travail en commun dans le plan des sabotages resteront des preuves tangibles de la contribution que vous avez apportée à la Résistance française ». Un de mes amis, journaliste et compagnon de route du parti communiste, a ainsi commenté cette lettre : « Avoir à la Libération l'aval d'Yves Farge, c'est comme pour un catholique avoir la bénédiction du pape ! ». Ce commentaire aurait beaucoup amusé mon père...

Mon père organisa avec le général Revers qui commandait l'Armée Secrète la protection du Creusot pour prévoir le départ des Allemands et éviter les sabotages. Malheureusement, le capitaine de la compagnie qui était affecté à cette protection se replia trop tôt le 6 septembre, et les Allemands firent sauter tout ce qu'ils purent. Le Creusot avait donc subi 2 bombardements et des sabotages catastrophiques.

En classant les discours de mon père, j'ai retrouvé une allocution prononcée au Creusot par lui le 10 septembre 1944 aux obsèques du Lieutenant Gentien, de l'inspecteur Montois, de Maurice Montois son fils de 16 ans et du garde Guerrin qui donne bien le ton de l'époque dramatique qu'ils avaient vécue : « Au nom du Comité de Libération, je viens rendre ici un suprême hommage à ceux qui sont morts pour que la France vive ». Et mon père termine en disant : « Le Comité de Libération au nom duquel j'ai l'honneur de vous adresser l'hommage de la Résistance Creusotine est formé d'hommes venus de tous les points de l'horizon politique ».

Ma mère a toujours dit que la plus beau jour de sa vie a été celui de la Libération du Creusot. Elle évoquait le drapeau français et la Marseillaise, la joie, les larmes d'émotion après tant d'autres larmes. Ma participation à cet événement ne fut pas très glorieuse : j'avais 2 ans. On avait ressorti de bonnes bouteilles pour l'occasion. Pendant un discours j'ai fini tous les verres qui étaient à ma portée et je me suis aussitôt endormie d'un sommeil d'ivrogne...

Restait à reconstruire la ville et l'usine. Le Creusot avait été ravagé par la guerre. En 1939, l'usine possédait bien plus d'immeubles d'habitation que la ville : 3.548 pour l'usine contre 1.742 pour la ville. Environ 60% de l'ensemble était détruit ou très endommagé. Il y eut, bien sûr, des indemnisations de l'Etat à 70% pour une reconstruction à l'identique et quelques subventions venant de fonds industriels. L'usine prit en charge la reconstruction des écoles, de l'hôtel-Dieu, de la salle des fêtes, de l'église Saint-Eugène, de la maison de retraite et du château de La Verrerie qui étaient partiellement détruits. Je vais vous communiquer quelques précisions que Georges Charnet a eu la gentillesse de me fournir pour se rendre compte de l'ampleur des dégâts : 550.000 mètres carrés de toiture des ateliers étaient effondrés. 1000 machines outils détruites, 3 fours Martin, 3 stations électriques, 2 postes de transformation, 3.500 mètres de voies ferrées, 250 kilomètres de canalisations, sans compter l'ensemble de la vitrerie et les dégâts de la Mine, etc.

Mon père et ma mère se passionnèrent pour la restauration de la ville. Le château ne fut remis en état qu'après la reconstruction de la dernière maison du Creusot, je pense en 1950 ou 51. Ce fut une de mes grandes déceptions dans la vie que la reconstruction du château : impossible de continuer à jouer dans les parties effondrées où les cachettes étaient nombreuses et dangereuses, paraît-il.

Restait aussi pour mon père à redresser l'affaire et d'après ses discours que je relis de temps en temps, ce ne fut pas chose facile. Ma mère soutint mon père dans cette reconstruction et prit en charge les oeuvres sociales, devint présidente de l'Hôtel-Dieu et fit construire des maisons des Anciens et Notre Dame du Travail. Elle s'impliquait personnellement, avait un rapport avec chacun, suivait les dossiers et essayait de trouver du secours pour ceux qui en avaient besoin, et ils étaient nombreux. C'était probablement ainsi qu'elle résolut ses contradictions politiques qui l'avaient fait passer de son éducation socialiste au paternalisme.



Inauguration des HLM du parc - 1960

Mon père parlait de reconstruire, d'être concurrentiel, de garder sa place et d'innover. Il déclara lors de son discours du 1^{er} janvier 58 : « En ce qui concerne les méthodes, hé bien, on était très fier quand elles dataient de mon arrière-grand-père ! ... On avait seulement oublié une chose, c'est que ce qui a caractérisé ces époques, c'est l'innovation, l'esprit d'innovation. Si après nous, nous devons souhaiter qu'il subsiste quelque chose de l'oeuvre que nous aurons accomplie ici, c'est bien cet esprit d'innovation que nous souhaitons voir poursuivre et non le maintien des machines que nous aurons installées, et qui, dans un certain nombre d'années seront désuètes ».

Cet homme traditionnel et rigoureux était passionné par les innovations techniques. En 1957, dans son discours du 1^{er} janvier il annonce : « Nous avons déjà pris une place de premier rang cette fois,

dans l'énergie atomique ». La création de Framatome devait suivre en 1958. Pour se lancer dans l'énergie atomique, il engagea le général Buchalet qui avait fait partie de l'équipe de la première bombe atomique française, en travaillant avec Guillaumat. Le général Buchalet était devenu un des meilleurs amis de mon père et fut le parrain de mon fils, une façon de plus de montrer que la famille et la Maison ne furent jamais éloignées dans mon esprit non plus.

Mon père parlait toujours du prestige de la Maison, se réjouissait de voir le carnet de commandes venant de l'étranger se développer. Il fonda au Brésil en 1956 une succursale qui s'appelait Mecânica Pesada. Il la voyait comme une base avancée de la SFAC en Amérique du Sud. Mon père et le président Kubitchek étaient liés d'amitié. Ma soeur et moi étions de presque tous les voyages, aux États-Unis, au Canada, en Argentine et surtout au Brésil où nous allions chaque année. J'ai le souvenir d'avoir assisté à la création de Brasilia, d'en avoir vu toutes les étapes, du petit village en bois au milieu de la forêt vierge, genre western, à la ville nouvelle créée par le président Kubitchek et l'architecte Niemeyer.



Visite du général de Gaulle - 18 avril 1959

Nous avons des représentants un peu partout dans le monde : aux États-Unis, au Canada, en Inde, en Australie, en Amérique du Sud. Nous



Visite de Krouchev - Mars 1960

vendions des locomotives jusqu'au Japon, des turbines, des ponts, des ports clés en main. Nous étions de toutes les expositions universelles. Je dis encore « nous » sans même y penser parce que j'ai toujours entendu dire « nous ». Nous, la famille Schneider, la Maison Schneider et le Creusot. Mes petits enfants disent encore, comme mon fils l'a dit et comme je l'ai dit : « le pont de Papa » en évoquant le pont Alexandre III construit sous Henri Schneider.

Tous les événements familiaux, cérémonies intimes ou de l'Usine se passaient au Creusot où nous venions très régulièrement. Mais aussi l'arbre de Noël de l'Usine, médailles du travail, messes pour les membres de la famille, inaugurations communion solennelle, sans compter une sorte de réception annuelle, à la rentrée scolaire, où nous remettons des chaussures aux enfants des familles en difficulté (n'est ce pas, M^{lle} Chambreuil ?) et encore chaque premier janvier où les portes du château étaient ouvertes à tous. J'apprenais le métier... Le dernier événement familial qui se soit fêté au Creusot est le baptême de mon fils le 8 août 1965.



Visite à la maison de retraite protestante en 1953

Mon enfance se passa dans cette atmosphère de travail et de représentation, très différente des enfances des autres autour de moi. Mes parents s'adoraient. Ma mère était belle et gaie et mon père très drôle lorsqu'il était détendu, lorsqu'il n'était pas en colère. Il était « soupe au lait », comme il disait. Soupe au lait, c'est une façon édulcorée de dire épouvantablement coléreux. J'ai toujours entendu dire qu'au bureau, quand il était en colère, on n'en menait pas large non plus... Il essayait de se dédouaner avec une mauvaise foi révoltante en disant que les colères de son frère Jean étaient bien pires que les siennes. C'était un homme intransigeant : j'aurais pu faire une longue liste des gens à qui il ne serrait pas la main à cause de leur comportement pendant la guerre. C'était un homme

d'une bonté exceptionnelle, très attentif aux autres, d'une immense générosité. En cela aussi il s'entendait bien avec ma mère. À la mort de mon frère en 38 et jusqu'à la guerre, ma mère travailla chez les petites soeurs de Saint-Vincent-de-Paul. Mes parents prirent en charge des enfants orphelins ou en difficulté familiale qu'ils croisaient je n'ai jamais su comment. Ces « filleuls » ont fait partie de ma vie, qui appelaient mes parents Parrain et marraine et qui passaient leurs vacances avec nous. Leurs fils s'appellent souvent Charles... Certains sont morts mais il en existe encore une par exemple qui brode des décorations pour notre sapin de Noël et des sacs pour les chaussons de danse de ma petite fille. Elle m'appelle « sa petite sœur » puisque nous avons été élevés par les mêmes parents...



Le maréchal Juin ami de la famille - 1954

Quant aux ingénieurs, aux employés, aux ouvriers, la plupart étaient attachés à mon père, probablement parce que leurs parents et grand parents avaient travaillé aux usines Schneider, cela leur donnait, tout comme à mon père, une caution historique. Ils avaient la même ancienneté. Mais la personnalité de mon père et sa présence pendant les moments difficiles, son goût du travail bien fait jouaient beaucoup dans l'estime qu'ils avaient pour lui et ils partageaient avec lui la fierté du résultat. J'ai le souvenir d'un moment triomphal en 1955 quand notre locomotive, la BB 9004 a battu le record du monde de vitesse. N'est ce pas Philippe Boulin ?

Des opposants aux Schneider, il y en a

toujours eu et je ne vais pas tenter de les escamoter, avaient baptisé Bamboye, le Schneider à la tête de la Maison en 1899. Ce nom avait été trouvé par les ouvriers italiens et veut dire garde chiourme. Et mon Bamboye de père s'en sortait plutôt bien avec eux. En 1953, il avait désamorcé une grève en venant parler tranquillement aux grévistes dans la salle où ils s'étaient réunis.

Mon enfance fut donc rigoureuse et protégée, probablement un peu trop. Mon père insistait sur les devoirs, pas seulement ceux de l'école. Les devoirs envers les autres, envers la France et envers la Maison. Il parlait aussi d'honneur. Il se passionnait pour l'éducation dont il attendait tout, prônait la sévérité et avait souhaité que les Ecoles Schneider soient un modèle. Personnellement, j'ai quelques doutes sur ses talents pédagogiques, en tous cas avec une enfant comme moi, c'est-à-dire mauvaise élève et indisciplinée. Je me souviens d'un jour où il décida de me faire comprendre la règle de 3. Au bout d'un temps qui me parut très long et où le ton montait, la séance se termina par des cris et des larmes. Inutile de préciser qu'aujourd'hui encore j'ai des problèmes avec la règle de 3. Seule la calculette les a résolus. Ce qui veut dire que si mon père n'a pas su me transmettre le goût pour les mathématiques, il m'a transmis celui pour les innovations. Et celui du ping-pong et du poker qui ont beaucoup mieux marché que les maths...

J'avais, je crois, une très grande complicité avec mon père. Nous avions le même humour la plupart du temps et nous aimions tous les deux la poésie. Quand nous étions séparés nous nous écrivions en alexandrins. Un de ses jeux favoris était de commencer un poème et de s'arrêter n'importe où, et il fallait que je sois capable d'enchaîner. Souvent, l'été, nous allions faire un tour à pied tous les deux après le dîner. Il me parlait beaucoup de la Maison, de ce qu'on y fabriquait, de ce qu'il voulait en faire : un modèle social et industriel, un avenir meilleur. En fait, mon père m'enseignait au jour le jour, ce que d'autres appellent le « paternalisme », un paternalisme extrêmement moderne qui, s'il n'avait pas été affublé d'une connotation si péjorative du temps de la Lutte des classes, avec un grand L, aurait pu continuer d'être un modèle de société en privilégiant l'éducation, la formation, les écoles, la lutte contre le chômage par des commandes au besoin à perte, ainsi que l'assistance, la santé, les hôpitaux, les maisons de retraite, et les crédits pour que les ouvriers puissent devenir propriétaires, le tout à la charge de l'entreprise ou du moins avec sa participation. Ce n'était pas par pure philanthropie

et la stabilité qui en résulte est bénéfique pour tout le monde. Les ouvriers avaient le sentiment que leurs enfants auraient une vie meilleure que celle qu'ils avaient eue. C'était une époque où les patrons étaient responsables sur leurs propres biens. Le fait pour une famille d'être liée à une entreprise implique une vision à long terme. Ce point de vue et cette solidarité ne sont plus de mise aujourd'hui où on ne trouve plus guère de vision à long terme, où la solidarité est laissée à la charge de l'Etat. Bien sûr, on y a gagné en liberté de s'exprimer. Est-ce suffisant ?

Qu'on me comprenne bien, je ne suis pas du tout contre un certain contrôle de l'Etat, bien au contraire et les turbulences que nous sommes en train de vivre le montrent une fois de plus, mais je ne sais si tout doit être à la charge de l'État. Rien ne remplace la relation entre les gens. Un homme d'affaire qui ne connaît pas son usine et ses employés n'est pas un industriel. C'est un homme d'affaires. Mon père était un industriel, un maître de forges. Mon père était un homme d'un autre temps où on allait à la guerre en acceptant d'y mourir, où on ne confondait pas les héros et les victimes, où quand on était le patron, on pouvait tout perdre et où on se sentait responsable de son entreprise et de ceux qui y travaillaient. Je ne voudrais pas paraître nostalgique d'une page tournée de l'Histoire, c'est assez loin d'être le cas, juste demander qu'elle soit reconsidérée, à l'aune de ce qui se passe aujourd'hui.

Quand j'ai eu 16 ans, mon père m'a demandé d'être marraine du plus grand minéralier du monde à l'époque et qui sortait de nos chantiers navals, à Dunkerque. Il s'appelait le Jean Schneider et j'ai encore sa maquette chez moi dans le Midi. Mon père m'avait promis que je n'aurais pas de discours à faire, mais lorsqu'on m'a demandé si je voulais dire quelques mots, j'ai regardé mon père et j'y suis allée. Le métier rentre, a-t-il commenté ravi. J'ai toute sa vie entretenu un dialogue de ce genre avec lui. Et d'une certaine façon, j'ai continué. Certains mots, pour moi, sont poétiques et mythologiques à la fois et quand j'entends laminoir, tungstène, forge, bloom, j'entends la voix de mon père les prononcer. Pour mes 18 ans, un mois avant la mort de mon père, je lui ai demandé de faire un stage au Creusot et mon père m'a confiée à Philippe Boulon. J'y ai passé 3 semaines en juillet 1960. Mon père est venu me voir deux fois. La gentillesse de l'accueil m'a fait chaud au cœur et je ne suis pas sûre d'avoir été à la hauteur. Être tous les jours à 8h1/2 à l'usine pour découvrir, apprendre, essayer de comprendre des techniques qui étaient très au dessus

de mes moyens demandait une attention constante que je n'ai pas toujours eue. Mais à la fin, j'aurais pu expliquer ce qu'étaient des bogies et la différence entre une fraiseuse et une fraiseuse aléuseuse.

Je savais à quoi servaient des turbines, des rotors et des alternateurs. J'ai vu des coulées d'acier avec tant de fascination que les chutes de l'Iguaçu ne m'ont pas épatée. Merci encore Philippe d'avoir ainsi tout organisé pour une jeune fille un peu flemmarde qui en garde un merveilleux souvenir. Une petite pensée me vient pour M. Desvignes, ingénieur en chef de la Mécanique, dont l'humour m'a facilité l'accès à bien des choses.

Revenons à mon père. Pendant ses vacances, il adorait les romans policiers, la bonne cuisine et les bons vins. Sa passion était la mer. Il était président du Yacht club de France et organisait chaque année une course croisière en Méditerranée : le seul endroit où on ne pouvait pas le joindre, disait-il. Ma mère, ma soeur et moi étions lamentables, atteintes par un effroyable mal de mer qui nous donnait envie de l'assassiner pour nous avoir traînées là. Je n'ai pas comme lui le pied marin, mais comme lui je suis frileuse. Comme lui j'aime Cyrano de Bergerac, Corneille, les frères Jacques et le Belle Hélène et les calembours. Je les ai fidèlement transmis à mes descendants, comme l'amour des animaux récupérés un peu partout et qui vous choisissent autant qu'on les choisit. Mon père avait énormément d'humour, pas toujours compréhensible par des enfants. Un jour où j'avais refusé d'obéir pour je ne sais quelle raison, devant mon obstination il répondit : je ne comprends pas pourquoi tu ne veux pas. Quand j'étais une petite fille, ça ne m'aurait posé aucun problème... ou encore : sur le bateau, chaque fois que nous faisons une bêtise ma soeur et moi, la punition tombait : une heure pendue par les pieds en haut du grand mât ! Avec un seau autour du cou pour ne pas tâcher le pont, ajoutait-il. Cette précision diabolique nous épouvantait. Comme il avait beaucoup de mémoire, il tenait une comptabilité serrée du nombre d'heures qui nous attendaient en haut du grand mât. Il nous avait fallu longtemps pour comprendre que, malgré leur augmentation puisqu'elles étaient reportées d'année en année, elles resteraient virtuelles. Mon père avait, paraît-il, été un grand sportif. Je veux bien le croire, mais je n'ai rien vu de tel. Il chassait beaucoup jusqu'à l'arrivée de ma mère dans sa vie. Il jouait au golf, en tout cas avant ma naissance : j'ai retrouvé ses cartes de membre du golf de Saint-Cloud. J'ai fait du ski nautique avec lui mais je pense que j'étais plus

douée que lui. Il skiait avec ma mère, quand ils étaient jeunes, mais ils ne sont jamais allés à la montagne quand j'étais enfant. Il n'avait pas le temps. Avec la direction de la Maison, sa vie avait changé du tout au tout. Je ne crois pas non plus qu'il soit allé une seule fois au cinéma après la guerre. En tous cas, je n'y suis jamais allée avec lui. Il n'allait au concert ou à l'Opéra qu'à reculons. Quand il était enfant, son père qui était très bon musicien, l'obligeait à jouer du piano tous les jours et il en avait gardé une horreur pour la musique. Pourquoi lui avait demandé son père, pourquoi n'aimez-vous pas la musique ? J'ai l'impression qu'on me gratte le ventre avec une fourchette, avait-il répondu.

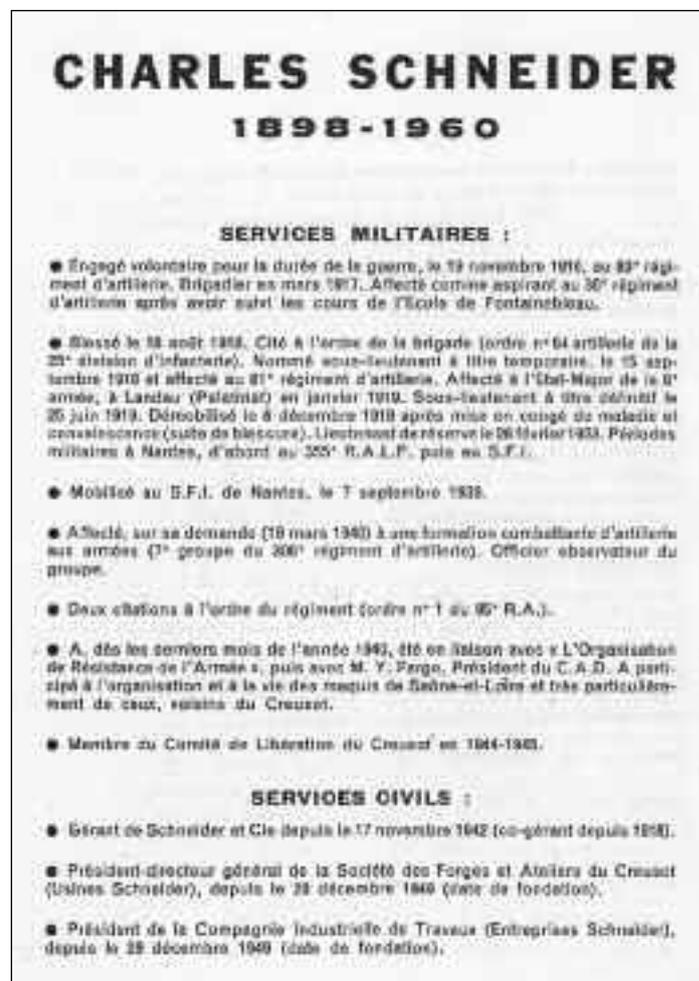
Le 6 août 60, le drame est arrivé : mon père s'était cassé le genou à bord de son bateau fin juillet et il en est mort. Je n'ai pas compris tout de suite que la vie avait basculé, que rien ne serait plus comme avant. Les apparences étaient là pour me dire le contraire. Mais les apparences, pour moi comme pour la Maison, n'ont pas résisté longtemps. Une fois de plus nous étions liés. Sa mort fut une

catastrophe pour sa famille, comme pour l'entreprise qui ne s'en est jamais remise. Mon père n'aurait certainement pas vu dans le monde actuel la modernité et l'évolution qu'il espérait. Et, maintenant que je suis plus âgée que lui, ce qui me reste assez incompréhensible, je peux dire qu'une fois de plus, je partage son point de vue. Il n'aura pas vu le dépôt de bilan de Creusot Loire, ni ce qu'est devenue la sidérurgie, et de cela je me réjouis.

Pour terminer et avant de passer la parole à Philippe Boulin, je voudrais vous lire un extrait de la longue lettre manuscrite qu'adressa le général de Gaulle à ma mère le 7 août 1960, le lendemain de la mort de mon père : « ...J'avais pour Charles Schneider une très haute considération et une estime vraiment amicale. Quel homme de valeur, quel chef, quel Français de qualité disparaît avec sa personne ! Récemment nous avons été réunis et je l'avais trouvé aussi lucide, fort et décidé que jamais. Et je n'ai certes pas oublié de quelle façon il me fit, il y a quelques mois, les honneurs de ses usines du Creusot ».



L'annonce du décès de Charles Schneider



Services de Charles Schneider



Lors des obsèques de Charles Schneider



Maintenant à vous, cher Philippe, en remerciant la chance qui nous a fait tomber l'un sur l'autre dans une boîte de jazz il y a quelques mois où certains de vos camarades de promotion à Polytechnique nous menaient à un train d'enfer. Et je suis heureuse de notre décision commune de parler de mon père, ici au Creusot, sujet qui nous a, je crois, bien davantage rapprochés que le jazz.



CHARLES SCHNEIDER

*Intervention de M. Philippe Boulin,
Ancien directeur des usines du Creusot.*



Philippe Boulin en 1960

Dominique vient de vous donner sur la personnalité de son père un témoignage très émouvant, que nul autre ne pouvait apporter. Elle a toutefois pensé que je pouvais compléter son exposé en vous disant comment les collaborateurs de son père percevaient « leur patron », et, également, comment on

peut juger, avec le recul du temps, les grandes décisions qui ont marqué sa Gérance du Groupe.

Mon cas est un peu particulier. Je ne suis entré dans le Groupe que fin 1954 ; je n'ai donc connu Charles Schneider que durant les cinq à six dernières années de sa vie. Ceci dit, j'ai eu la grande chance d'avoir avec lui des rapports personnels très confiants, et, par ailleurs, j'ai pu mesurer les résultats de son action dans les divers domaines dont je me suis occupé pendant ces années ou dans les années suivantes. C'est donc bien volontiers que je réponds à la proposition de Dominique, qui m'a beaucoup touché, et je souhaiterais que mes propos traduisent la grande admiration que je voue à son père.

Un mot, d'abord, sur mon propre parcours, à l'intention de ceux qui ne me connaissent pas. À ma sortie de l'école, fin 1949, j'ai passé mes cinq premières années comme ingénieur des mines en Lorraine, m'occupant principalement des mines de fer et de la sidérurgie. Cela me permit de rencontrer Jean Latourte, ingénieur des mines de quinze ans mon aîné, Président de la SMK, filiale du Groupe.

Jean Latourte était très proche de Charles Schneider, et c'est sans doute lui qui lui a suggéré de m'embaucher. Après deux mois passés à l'Union Européenne, la banque du Groupe, j'ai été affecté à l'usine du Creusot, où j'ai passé dix ans, de 1955 à 1964, cinq ans comme ingénieur divisionnaire, puis ingénieur en chef, sous l'autorité du Directeur, Georges Chambon, puis cinq ans comme Directeur des usines.

Ces dix années ont été, à bien des égards, les plus fructueuses de ma vie professionnelle, et je suis profondément reconnaissant à Monsieur Schneider d'avoir compris qu'on ne formait pas un futur dirigeant en l'affectant à un état-major parisien.

Au Creusot, j'ai appris à connaître nos deux grands métiers de base, la métallurgie fine et la mécanique lourde. J'ai commencé à comprendre les rôles de chacun, de l'ouvrier professionnel à l'ingénieur et au dirigeant. J'ai réalisé ce qu'exigeait ce travail d'équipe : respect mutuel, discipline, rigueur. Monsieur Schneider venait fréquemment au Creusot, notamment pour y recevoir les hôtes français ou étrangers qu'il souhaitait honorer. Nous avons ainsi vu défiler de grands personnages, du Général de Gaulle à Nikita Khrouchtchev, et organisé à leur intention la visite des usines. Ils étaient reçus au château de la Verrerie, parfois somptueusement, comme ce jour où on leur a offert un Château Yquem 1882 ! Ces visites officielles n'étaient pas, et de loin, les seules occasions pour Monsieur Schneider pour venir au Creusot, seul ou avec son épouse. Il mettait ces séjours à profit pour rencontrer les dirigeants de l'usine, et également, les responsables de la vie locale. Je le rencontrais donc assez souvent, et j'ai toujours été frappé par son attitude d'écoute et pour son intérêt pour les problèmes sociaux.

Il n'était pas, d'ailleurs, seulement attentif aux problèmes professionnels ; ma femme pourrait en témoigner.

Venons-en maintenant aux grandes décisions qui ont marqué cette époque. Les trente années qui ont suivi, pour la France, la fin de la deuxième guerre mondiale ont été dénommées par Jean Fourastié « les Trente Glorieuses ». Cette période a permis à notre pays, non seulement d'effacer les dommages créés par la guerre, mais de devenir une grande puissance économique et industrielle. De 1946 à 1975, le revenu national de notre pays a été multiplié par 4,8, ce qui représente un taux de croissance annuel de 5,5%, à peine imaginable aujourd'hui.

Monsieur Schneider, qui avait pris la gérance du Groupe en 1942, fut, pendant la première moitié de cette période exceptionnelle, l'un des grands dirigeants qui ont été les artisans de ce que Fourastié a qualifié de « Révolution invisible ». Sous sa direction, notre Groupe devint l'un des piliers de l'industrie française.

Permettez-moi de citer quelques unes des grandes décisions qui ont marqué cette époque, ou tout au moins, celles que j'ai eu l'occasion de connaître. Les premières concernent évidemment l'usine du Creusot. Au lendemain de la guerre, le Plan Marshall avait permis de financer la modernisation de la grosse mécanique du Creusot, principalement CM1, mais la métallurgie était restée, à peu de choses près, dans l'état où elle se trouvait dix ans plus tôt. La première mission qui me fut confiée fut de proposer un plan de restructuration des aciéries et des laminoirs. Je menai ce travail passionnant, sous la direction de Georges Chambon, en étroite collaboration avec de « jeunes ingénieurs », Jasses, Ferry, Loubaud, ...et la hiérarchie : MM. Lenoble, Colin, Bouillot, Bichet. Partant de l'expérience acquise grâce aux petits fours électriques de l'aciérie du Creusot, le premier volet de ce plan comportait le remplacement des huit fours Martin de l'aciérie du Breuil par deux fours électriques à arc de 80 tonnes, complétés ensuite par un troisième four de 60 tonnes. Ceci exigeait d'abattre les huit cheminées de 30 mètres de haut qui dominaient l'usine du Breuil depuis quarante ans. L'aciérie du Breuil devenait la plus grosse aciérie électrique d'Europe. Côté laminoirs, nous proposâmes de compléter la cage à billettes du Breuil, installée quelques années plus tôt, par un train à barres, puis d'électrifier la tôlerie forte du Creusot et de la doter d'une cage quarto de 3,2 mètres de large. Ces propositions, qui impliquaient de lourds investissements, furent acceptées par Charles Schneider, et je perçois mieux aujourd'hui ce que de telles décisions impliquaient en terme de vision de l'avenir, de sens des responsabilités, et, aussi, de confiance dans les jeunes gens que nous étions. Par la suite, des mesures de moindre importance furent prises concernant la grosse forge et les fonderies. Ainsi, en quelques années, la métallurgie du Creusot fut entièrement renouvelée. C'est grâce à ces décisions qu'a été sauvegardée, pour plusieurs décennies, la position du Creusot dans ces domaines.

Si ces décisions ont été celles dont j'ai été le témoin direct, et, à mon modeste niveau, le promoteur, il s'en faut de beaucoup qu'elles suffisent à décrire cette période. Trois secteurs industriels au moins ont fait l'objet de décisions stratégiques qui ont marqué notre Groupe :

Le premier est le **domaine nucléaire**. Au lendemain de la guerre, notre pays, pauvre en énergie fossile, avait compris ce que pouvait lui apporter l'industrie nucléaire. Le Général de Gaulle avait créé

en 1945 le Commissariat à l'Énergie Atomique, le CEA. En 1952, l'Administrateur Général du CEA, Pierre Guillaumat, demanda à Monsieur Schneider l'appui de son Groupe. Charles Schneider s'engagea personnellement à le soutenir. La SFAC, et tout particulièrement l'usine du Creusot, participa activement à la construction des premières centrales nucléaires françaises, sur la technique « uranium naturel ». En 1958, notre Groupe comprit l'intérêt que présentaient les filières à uranium enrichi, et, pour répondre à la demande d'EDF, prit la licence des réacteurs à eau pressurisée, PWR, de Westinghouse, et créa la société Framatome, qui put ainsi enregistrer en 1960 la commande de la centrale franco-belge de Chooz.

Avec le recul du temps, ces décisions apparaissent comme d'autant plus « géniales » - si vous acceptez cette expression - qu'elles reposaient sur trois intuitions :

- le sentiment qu'à long terme les filières à uranium enrichi s'imposeraient,
- la conviction que notre Groupe était particulièrement bien placé pour aborder ces fabrications qui faisaient appel à des métiers que nous maîtrisions,
- la perception de la chance exceptionnelle que représentait pour notre Groupe un demi-siècle de collaboration confiante avec Westinghouse.

Aucune décision n'a autant apporté à notre Groupe... même si cette première commande fut suivie d'une traversée du désert de près de dix ans, et s'il a fallu plus de vingt ans à Framatome pour faire des bénéfiques. AREVA, qui a repris Framatome en 1985, est aujourd'hui le premier constructeur mondial de centrales nucléaires.

Un second domaine a marqué cette époque : celui de la **traction ferroviaire**. En mars 1955, la locomotive BB 9004 bat le record du monde de vitesse sur rail, à 331 Km/heure. Ceci a donné au Creusot une position de leader mondial dans la fabrication des boggies de locomotive. Là encore, plus de cinquante ans après, nous pouvons constater ce qu'a apporté la décision de consacrer d'importants moyens d'étude au boggie de locomotive : l'unité de production que nous avons visitée ce matin occupe plus de six cents personnes et produit chaque année de 1000 à 1500 boggies pour près de soixante pays. Puis-je ajouter une remarque personnelle ? Certains ont tendance à considérer le boggie comme un composant mineur de cette majestueuse machine qu'est une locomotive. C'est là, à mes yeux, une

profonde erreur. Le boggie est un élément essentiel, et, à plus d'un titre, celui dont la conception est la plus délicate, dans la mesure où il se situe à l'articulation de la locomotive, qui est mobile, et du sol, qui est fixe.

Je mentionnerai enfin un troisième domaine où l'action de Charles Schneider a été déterminante, celui du Brésil. Les Creusotins connaissent bien ce sujet, car nombreux sont ceux qui ont contribué à faire de Mecanica Pesada la brillante société qu'elle est devenue. Rappelez-vous qu'en 1970 Mecanica Pesada était la société la plus profitable de toutes les entreprises industrielles cotées à la Bourse de Sao Paulo.

Il me reste enfin à évoquer les **problèmes sociaux**. Comme j'ai eu l'occasion de le dire, Charles Schneider était très conscient de leur importance. Au début des années 1950, il s'était attaché à améliorer le logement du personnel en cédant une partie du parc de la Verrerie pour y construire 280 logements. De 1955 à 1960, j'ai pu moi-même constater le soin qu'il apportait à établir entre lui et le personnel de l'usine des rapports de confiance. Ainsi :

- il présidait lui-même, chaque année, la cérémonie de distribution des médailles du travail, soulignant à cette occasion combien il appréciait la fidélité du personnel à l'entreprise.

- chaque 1^{er} Janvier, il présidait la réunion des cadres de l'usine. Grâce à Georges Charnet, j'ai pu relire son allocution du 1^{er} Janvier 1960. En près d'une heure, il expose la politique de la société, son action auprès des Pouvoirs publics, et passe en revue l'activité de tous les services. Certains qualifieront cette attitude de paternaliste. Je pense, quant à moi, qu'elle traduisait la conviction que le personnel d'une entreprise - et, tout particulièrement celui d'une entreprise reposant sur des techniques très poussées - est le principal actif de cette entreprise, et qu'il est, en fait, pour ceux qui possèdent et dirigent l'entreprise, le principal partenaire. En résumé, les fondements de ce que l'on appellerait sans doute aujourd'hui la « gouvernance » de Charles Schneider étaient : **le long terme, les métiers, les hommes**. Il y a sans doute beaucoup à dire sur la façon dont ces valeurs sont aujourd'hui prises en compte.

Avant de conclure, permettez-moi de revenir sur la confiance que Monsieur Schneider faisait aux jeunes. Dans son allocution du 1^{er} janvier 1960, il est un passage que je ne résiste pas à la tentation de

vous citer : « quand on avance en âge, il y a deux attitudes, et deux seulement, que l'on puisse prendre à l'égard des jeunes. L'une est une sorte de résignation philosophique, dans laquelle on se dit qu'après tout ce sont les jeunes qui auront raison, puisque c'est eux qui sont l'avenir. L'autre est, au contraire, celle de la coopération. C'est une solution constructive... elle a ma préférence ».

Ainsi Charles Schneider était sans aucun doute un homme d'autorité, mais c'était, aussi, un homme de dialogue et d'écoute. Pour ceux qui, comme moi-même, ont eu la grande chance de travailler sous ses ordres, c'était un « grand patron ».

Le Général de Gaulle, lors de la visite qu'il fit au Creusot en 1959, l'avait qualifié de « Pilote de l'activité nationale ».

Sa disparition prématurée a été pour notre Groupe - et tout particulièrement pour le Creusot - une catastrophe. Ses successeurs n'avaient ni son envergure, ni son attachement viscéral à cette usine. Les querelles internes qui ont conduit sa famille à perdre le contrôle du Groupe, en 1962, au bénéfice des Empain, ont ouvert une nouvelle ère, qui a pu sembler favorable jusqu'en 1975. Mais, lorsque la crise est venue, l'absence d'un homme de grande pointure à la tête du Groupe l'a conduit à sa perte. Mais ceci est une autre histoire.

Mesdames, Messieurs,

Avant de vous passer la parole pour les questions que vous souhaiteriez poser à Dominique ou à moi-même, je voudrais exprimer mes remerciements à l'Amicale Creusotine de Paris, à ses deux présidents, celui d'hier et celui d'aujourd'hui, et aussi à tous ceux qui ont contribué au Creusot à l'organisation de cette journée, de nous avoir permis de remplir vis à vis de Monsieur Charles Schneider, ce que l'on peut considérer comme un devoir de mémoire, qui se double, en ce qui me concerne, d'un **devoir de reconnaissance**.

Je vous remercie de votre attention.

